

JACQUES AMBLARD

# APOCALYPSE

**BLANCHE** (la sirène sous la cime)

**LA VOLTE**

## INGRÉDIENTS (À NE PAS LIRE)

Ce texte cuisine des restes. Et de fait, à flairer son synopsis, méfiant, maussade, on craindrait un cake rance, un pudding *trans*, un kouglof de genres bleus du siècle dernier, espionnage, aventure, utopie écologique – diable... –, anticipation post-apocalyptique, magie, parodie, hymne suranné à Chamonix.

Mais bon.

Mais non. C'est simplement, polar en fond, de L'ALPINISME DE SCIENCE-FICTION.

Années 2050. La Terre, en pleine extase sismique, rate son but *in extremis*, son pur rêve métaphysique : l'extermination de la race humaine. Conséquence des cataclysmes, outre onze milliards de morts, des monts, au Chili, en Alaska, ont grandi. L'un d'eux, dit-on, atteindrait 16 000 mètres d'altitude. Ce « Strato-McKinley » défie les chamoniards encore en vie. Naît l'alpinisme « zen » ou « stratosphérique ». C'est là où j'interviens, mon vieux aussi, coriace, nudiste – inventeur de l'*alpinu* – et bientôt disparu.

Néanmoins ça se lit.

Or, si la présence du commissaire rassure dans les deux premières parties, la troisième – le flic étrangement disparu – semble pâle. C'est un peu, si l'on veut, comme une note de flûte, dans le grave, après toute une mélodie à la trompette. Mais cette note, *fööö*, une clé, ouvrira le cœur, le secret de ce texte, sa seule originalité, bien que déjà imaginée par un auteur islandais avant 2003 – putain – je l'ai découvert après coup.

APOCALYPSE BLANCHE

Ce ressort dissimulé n'est ni alpin, ni espion, ni criminel, ni poétique, ni ésotérique, ni psychologique, ni eschatologique, ni même événementiel, ni l'ensemble, ni rien, ni merde. Ce n'est pas une péripétie policière. Mais lecteur, non que le diable t'emporte, note bien, mais que diable t'importe de lire un polar de plus ? Crois-moi. Survis aux trois premières parties.

Et la dernière te plaira.

J.A.

## ESSAI

Hélas si. On est morts. Toi, lecteur, moi, auteur, nous sommes morts. Notre monde est l'Hadès. Regarde-le. Ouïs-le. Or-r-r. L'étal légal. L'étang des ombres.

Ce sont les personnages de cette fiction, de toutes les fictions, qui sont dans le monde des vivants. D'où le prestige de la littérature.

Comment est-ce possible ? Ainsi : au fond *la vérité est le contraire de ce qu'on pense*.



|

# **SIX FIASCOS ALASKIENS**

- *Tu connais le nom du coupable n'est-ce-pas...*
  - *Strato... Ne me torture pas...*
- *Tu connais le nom du coupable n'est-ce-pas...*



- Vous dites un ADN *hybride*, commissaire ?
- Oui. Mi-humain, mi-...
- Mi- ?
- Je n'ose le dire...





Ô mort... Ô eau au loin. Au premier massacre – au Strato-McKinley – j'étais gosse. Avec les Jeunes Espoirs de l'ENSA, on partit de Cham, à *fond*, car sans se douter, comme les soldats en « 1914 », mais encore plus jeunes qu'eux, avec la fête, les cris, stridents, qui vrillaient l'ouïe, dans le car, puis le train, l'avion ; on s'envola saouls pour l'Alaska. Puis, en trois mois d'expé, on ne vit pas le soleil, ou peut-être une seule fois. Entre les tempêtes, le ciel faisait grise mine. Il semblait *dégoûté*, d'avoir craqué, vomi ses ires terribles et, ainsi, trahi son caractère infâme. *Pfrfq*. Il bougonnait ou boudait. Il maugréait ou restait de glace. Sur onze semaines on eut onze semaines de mauvais.

La stratocime ne se montra qu'après notre retraite, quand le bélier de nuages, issu du Pacifique, faiblit une heure. Alors on découvrit bien pire qu'une montagne et je me rappelle ce moment précis. Je pâlis, de l'éther glacé s'épancha dans mes tripes. Arsss... La vue en soi était un événement, une épiphanie, voire une apocalypse. Ô mon Dieu...

L'épée intégralement givrée, atrocement acérée, plantée dans toute la hauteur de l'azur, telle une blanche Excalibur, devenait trouble et comme gazeuse en haut. On eût dit que la pointe se décomposait en perçant la stratosphère. Car elle franchissait le bleu, en effet, pour taquiner le cosmos noir. Elle *dépassait la vue* car franchissait le ciel. L'ensemble était monstrueux, aberrant, *pas invité* par le paysage, comme une pub

d'esquimau au citron montée par erreur dans un film d'auteur, devenant film d'horreur.

Plus précisément, la méta-montagne était semblable à une oie effroyable, la tête en décomposition, donc comme fulminant, et l'air guindé par son cou disproportionné et blanc pur. Rsss. Elle semblait ainsi fumer de rage mais avec dédain ou morgue ou devenir démente ou vociférant ou pas exactement ou le contraire ou l'ensemble. Elle intimait rrr-rrr-REVENEEEEZ !

Non, pour ça, pas de danger *h-hi*. Aucun des rares survivants ne revint jamais au Strato-McKinley.

Jamais.

Et même presque aucun ne devint alpiniste. Alors qu'*a priori* c'était notre vocation à tous, notre passion de gosse alpin. Retourner... LÀ-BAS ? Moi seulement – à ma connaissance – y ré-échouai plus tard, d'ailleurs plusieurs fois et, finalement, à chaque carrefour de mon existence. Mais quant au groupe Espoirs, on était partis 39, donc une part conséquente des jeunes de Cham qui avaient survécu au premier cataclysme. On était si fiers d'être encore en vie ! On souriait. On riait. Et c'était un bon nombre. 39...

On en revint 9.

## 39 –

Faut dire... c'était en l'an 0, l'été, juste après l'Apo. Trois vieux guides de la Compagnie, abasourdis – d'être encore en vie ? – puis songeurs, recueillis, bientôt titillés, exaltés, avaient bâclé le projet de cette expé autour d'une table à l'ENSA, *roâo* comme trois lions acharnés sur la même antilope, galvanisés par la rumeur de nouveaux paysages, d'altitude fabuleuse, de Néo-Alaska. C'étaient des hommes d'action. MALHEUR : ils croyaient donc que le monde dévasté avait besoin de leurs

impulsions exemplaires ou de leur « contre-attaque » ou de quelque hâte du genre. Songez, aussi, à leur tentation de saisir les financements paradoxalement possibles par inertie bureaucratique, la thune disponible pour une expé même en ces temps de crise extraordinaires ; pensez à leur gourmandise à solliciter les rares anciennes structures curieusement intactes : quelques « avions » ou vieux matériels typiques du monde capitaliste anté-sismique, trucs divers, multicolores, fluo, synthétiques, voire en « matière plastique », qu'on n'a jamais revus depuis. C'était plutôt bien inspiré, car l'Onde 2, en l'an 3, finit de détruire ces vestiges. Bravo Groz-Tartiflaz.

L'un de ces trois guides était mon vieux. Le second était son pote Bébère de Vallorcine. Tous deux, durs de durs, étaient des légendes à la Compagnie et à l'ENSA. Le troisième, Zian Groz-Tartiflaz, était guide et maire. C'était lui surtout qui avait monté le projet. Or lui et Bébère avaient sous-estimé l'adversaire.

Ça oui *h-hi*.

On peut le dire.

Ils pensaient encore à l'âge d'or, à la préhistoire de l'alpinisme, elle-même centrée sur notre invincible municipalité : le *glorieux Cham*. Pour mesurer les dangers, ils n'avaient pour limites supérieures, au mieux – au pire – que les directissimes aux Drus, aux Jorasses, ou l'extrême himalayen pré-sismique. Pour eux, le summum, dans l'horreur, c'était le K2. Ils jugeaient mal ce que pouvaient... « faire » une stratocime, l'hyperaltitude, le stratoblizzard, les cheveux d'ange, ces ogres d'une innocente aberrante monstruosité.

Mon vieux, lui, jugeait mieux : il revenait lui-même du Strato. Mais il était... disons... « *spécial* » ? Mieux vaut ne pas en parler.

J'aime pas en parler.

Et c'était la « guerre ». Après les six premiers milliards de morts les lois mondiales provisoires annoncées par

radio satellite se contredisaient d'une semaine à l'autre. Fin mai, en quelques jours, la majorité légale était descendue à treize ans, puis remontée à dix-sept, enfin stabilisée à seize. L'autonomie et la résistance physique des gamins étaient d'un coup idéalisées. Car de vieux lions, pourtant durs, étaient morts le 16 mai, durant l'Onde 1. Davantage de lionceaux avaient survécu. Bref c'est de bonne foi et presque avec discernement que les trois dignitaires, dont mon vieux, nous avaient expédiés.

Au casse-pipe. Aux couloirs de la mort glacée.

Gosse on apprend à dire « merci » aux aînés.

Merci... Trente adolescents : morts. Ça valait le coup de survivre à l'Onde 1. 77 % du groupe Espoirs de l'ENSA, parmi eux des filles (dont Zoé), en moyenne de quinze à dix-sept ans, ne « s'épanouirent » jamais dans notre Nouvelle Harmonie Mondiale, mais plutôt, fermèrent leur visage, jeunes macchabées, furent saisis par le gel instantané, ou l'épuisement, ou les cheveux d'ange, ou les avalanches, ou l'ensemble, sans parler du Mal Aigu des Montagnes, classique, sauf qu'ici médusant, REDOUTABLE. De retour en bas mon athlétique Zoé fut tuée par une femelle grizzly Kodiak. Or, à ce moment, réduits à une poignée, on faisait plus attention. On claudiquait, apathiques, blêmes, somnambules en file indienne, dans la brise océanique, entre les pins Douglas, les aroles, les églantiers, les petits bouquets d'astrance, les massifs de raisin des ours. *Ting-ting*. Le vent faisait tinter nos chapellets de mousquifs sans qu'on s'en rende compte. Seul l'ourse semblait éveillée, elle, sous le ciel peint au rouleau gris. Elle était « dans l'instant présent », comme on nous l'enseignait à l'ENSA, au cours d'ECM. Ça oui. En forme, l'ourse... On entrouvrit la bouche devant cette scène de chasse primitive, hébétés, abrutis, et moi en *extase*, quant à moi dans un délice intérieur vibrant, permanent, depuis huit jours. J'y viens.

On était partis nus. C'était à mort et à poil cette expé. Quant au matos, en effet, on avait quoi – un grand merci à mon vieux qui était conseiller en matériel sur l'affaire – des douounes confort -50 degrés, autant dire des édredons déchirés au-dessus de 8 000, non, dès 7 000, putain, les hyper-rafales les eurent dépecées dès 7 000. On n'emportait ni ailes, ni paras intégrés, ni hypercombis physios, ni ordilunettes, ni même antiques ordiviseurs, ni rien. On traînait encore des CORDES (-: ouais), alourdis, entravés, comme ces demoiselles, à l'époque des premières photographies sur la Mer de Glace, traînaient leurs robes noires souillées, semblables à des corneilles aux ailes brisées. On déployait un « caisson hyperbare », utile pour un enflé, OK, mais quand dix potes avaient le mal et gonflaient en même temps ? Hein ? Papa ? Je survécus sans être plus fortiche que les autres. Ça débuta ainsi.

Au camp 4, déjà presque à l'altitude de l'Everest, ou du K2, donc en ZONE DE MORT DE NIVEAU 1, soit encore vers 8 000, le soir venu, mû par une hébétude, une inconscience d'altitude, peut-être un peu, on me bizuta salement, durement, dans ma tente igléoprène. Le privilège des bizuts. Ou d'être gosse d'un des trois organisateurs. En tout cas j'étais plus jeune encore que les autres. J'avais douze ans et j'acquiesçais à tout, l'œil azur scintillant, toujours d'attaque, de bonne humeur. Depuis le début je souriais à ces grands frères et sœurs. Et je pouvais pas me tromper, dire de sottises : je sortais rarement un mot, c'était – et ça reste – mon caractère. Du coup, on me disait « super-sympa », « cool pour mon âge ». Mais c'était d'être avec ces grands qui me portait, plus qu'eux, plus vieux, n'étaient portés par moi. Ce qu'ils m'ont fait, inutile d'y revenir. Faut dire, sans même parler d'altitude mais plutôt de rayonnement cristallin, que le Strato rendait certains très... Mais là j'anticipe.

Faut dire aussi qu'à douze ans, hyper-coriace, mais gracile, j'instillais des parfums plutôt inflammables dans un groupe :

blondeur, androgynat, voire angélisme... Le caïd, Léo-Zian, avant le bizutage, me charriait, raillait, disait que je ressemblais « au Petit Prince [c'est qui ça ?] en plus muet, rieur, dur, et les cheveux plus longs ». Mon vieux, taiseux, nudiste, anarchiste, hyper-dur, avait les cheveux longs, comme un guerrier viking psychopathe. Arrrr. Il m'avait toujours INTERDIT de couper les miens, comme j'en rêvais gosse, pour être comme ceux de ma bande de skateurs snowboarders. Non interdit. Et cet interdit me sape encore aujourd'hui. Du coup je garde les cheveux comme ça, comme mon vieux. Comme si j'avais peur qu'il ne revienne me cogner, un peu plus que d'habitude, me luxer une épaule comme la fois où je me les étais coupés. Je me rappelle avoir redouté trois... choses dans ma vie.

Mon vieux.

Zoé pour... d'autres raisons.

Et les flics. Mais là j'anticipe encore.

Après ce rituel... bon. J'aime pas en parler. Disons qu'il fallut me recoudre en un lieu dissimulé, sans parler des scarifications partout ailleurs. Léo-Zian avait tourné encore plus... que les autres. C'est aussi qu'à 8 000 l'alcool lui réussissait modérément. Il avait entrepris, à la fin, avec un pavé de cristal monstre dur, comme du diamant de Herkimer, mais plus dur et plus pur encore, un roc qu'on trouvait partout là-bas, il avait entrepris de son air dégoûté de dandy que j'admirais – mais en bavant un peu – de m'écraser... disons le bas-ventre avec. Je l'adulais (Léo-Zian, pas le pavé de cristal, h-h). C'était mon modèle. Il était grand. Il avait dix-neuf ans.

C'est dommage que le lendemain il soit mort noyé dans son pus ce con. Le Mal Aigu des Montagnes le travaillait depuis des jours. Et encore une fois le MAM n'était pas le seul responsable. Il y avait l'étrange folie du Strato. Par ailleurs j'aurais pu le cogner, lui et tous, au camp 4, les amochoer, même à 8 000, en ZONE DE

MORT 1. Après les dégelées sanglantes de mon vieux je m'y connaissais en droites. Mais je les admirais, ces grands, je voulais pas leur faire de mal, encore moins inverser les rôles. J'aurais voulu les suivre, partout, donc leur obéir, bien sûr, jusque dans ce rite, ce moment, et quelque part, aussi, tout au fond, déjà, je trouvais ce bizutage... intéressant, voire... (- : « drôle » h-h). Bon. Y avait peut-être aussi l'euphorie d'altitude. Et je suis maladivement timide ; je ris souvent mais juste des yeux et en secret. Si je cogne, ma souffrance, c'est de me donner en spectacle. Donc je frappe le moins souvent possible. Faut vraiment me pousser comme la fois où j'avais cassé le nez du vieux. Et surtout ce soir-là dans mon igléoprène avec tous les autres y avait Zoé.

Je pouvais pas bouger en face d'elle. Quand elle approchait, impressionnante, mon corps de gosse se figeait, fluet, mutique : ns. Je me crispais comme une sauterelle dans l'ombre du pied d'une randonneuse.

Je dus garder le camp 4. Dehors il neigeait dru. Je manquais d'oxygène. J'avais des trous, des fentes, sanglantes, brillantes, ouvertes de partout. Je frôlais ces plaies, de mes doigts graciles, délicatement, avec ravissement. Du sang poissait mes cheveux, me faisait des dreads rouges, un peu des sucres d'orge, et tombait dans mes yeux écarquillés, hallucinés. Je m'évanouis.

Or, dans mon cocon, mon coton... ça vint. Était-ce seulement l'altitude ? Le MAM ? La torpeur ? Ou le Strato ? Je reconnus ce que j'étais, et ce qu'on est tous, mes chers. Ou je devenais dingue ? J'étais en unité et en rien et en tout et en amour. Je pleurais, terriblement, en sang, en une extase arc-en-ciel. Hhhhhh... Je couvais douloureusement merveilleusement un trésor intérieur coloré, comme un oiseau de paradis en moi.

Ainsi ce rite de sang me sauva doublement. Car si je restai au camp 4 tous ceux qui foulèrent le 5 n'en REVINRENT JAMAIS.



Et nos trois organisateurs qui avaient prévu sept autres camps monstre plus hauts encore... Ouais. Bravo les vieux. C'est bien d'être optimiste !

Je redescendis avec Zoette et sept autres survivants qui n'avaient donc pas tenté le camp 5. Après avoir laissé une flaque de sang en ZONE DE MORT, j'ignore quelle ressource me permit de tituber jusqu'au camp de base, raide de caillots, euphorique. La vie ? Zoé ? Le Strato ? Ou juste l'extase persistante ? Les quatre ? Aucun des quatre ? Mais j'anticipe encore. Car répondre à cette question sera l'objet de mon histoire en entier.

De retour en bas, Zoé, que j'aimais toujours en secret, même si, au bizutage, glaciale, elle m'avait arraché les poils naissants du pubis et gravé au canif sur l'épaule une tête de mort, Zoé, songeuse, hébétée, regardait une mésange boréale quand la Kodiak de quatre mètres surgit de son fourré d'églantines et la bouscula et la piétina et lui cassa le cou et repartit effarouchée dans le mystère des taillis verts et rouges, comme des décorations de Noël, avant de revenir en grondant et d'emporter son trophée : Zoé.

Gosse on apprend à dire « merci » aux aînés... Ouais. Bref cette expé ne fut pas vraiment... une réussite. Disons : pas un grand succès.

Ça non.

« Le gars qui vous dirait le contraire serait un menteur », eût dit, jadis, un cowboy texan, en crachant. Néanmoins j'en garde la nostalgie – de l'expé, pas du cowboy texan, *h-h*. Ce fut pour moi un trauma définitif. Pas les sévices (-: ça...). Pas les autres macchabées. Plutôt mon affectivité future enterrée ? Zoé.

Mais ce fut aussi l'extase.

Et il y a un troisième aspect des choses, un détail, peut-être, mais un détail... curieux. Non. Crucial. Le soir du bizutage.

Oui, une autre affaire, ce soir-là – le premier soir conscient de ma vie – un autre mystère, tel un long stratus, étendit ses mains sinueuses, silencieuses, sur le camp 4.

38 \_

C'était avant les sévices. Avant que le temps ne se gâte. Entre chien et loup, l'ancienne lune survint sur l'azur un peu las, déclinant, mais encore vibrant, bleu roi, ou bleu de Klein. Et la lune nouvelle – je parle d'Hercobulus – parut alors, tangente à l'ancienne. L'ensemble dessinait deux tranches de citron. Ou c'étaient deux rouages célestes imbriqués.

Ce système lumineux brillait dans une trouée des nuages, nuages déjà en plein complot louche. Or, il révélait une zone haut perchée, presque au niveau de l'hypothétique camp 9, aux environs de 12 000, au-dessus de la rimaye, à la base, la garde de la strato-épée invariablement cachée. Et, vers cette épaupe, à l'extrême droite de la lèvre supérieure de la rimaye et presque là où la crête blanche butait sur la base du monstrueux stratomégalithe, ce que je vérifiai aux antiques « jumelles à infrarouge », on distinguait une courbe de matière argentée.

J'avais la berlue ? Pourtant non... Je re-re-révérifiai. De loin, infime, malgré le grossissement des jumelles, la forme évoquait une queue de poisson magique. C'était plus brillant que la neige sombre, comme une minuscule tunique d'étoiles. *Si-li-ci-si-li.*

Ou plutôt, comme j'en rêvai plus tard, cette nuit-là, après les sévices, bouche ouverte, les yeux sanglants et dans la paix incommensurable, on eût dit... une queue de sirène.